

PECA (saison 4) : Amener les enfants et les professeurs là où ils n'auraient pas été

Alors que le *Parcours d'éducation culturelle et artistique (PECA)* s'installe petit à petit dans les écoles, comment se vit, sur le terrain, la rencontre entre les artistes, les professeurs et les élèves ? Premiers échos avec Fanny Hanciaux et Sybille Wolfs, interviewées par Régis Duqué.



© Fanny Hanciaux

Comédienne, professeure et animatrice d'ateliers théâtre et danse pour de nombreuses associations (Pierre de Lune, La Montagne magique...), Fanny Hanciaux assure, depuis 2019, la codirection artistique de la Compagnie des Mutants avec Chloé Périlleux.

Fanny Hanciaux / La Compagnie des Mutants est une compagnie de théâtre jeune public qui existe à la Louvière depuis quarante ans et qui a toujours associé des animations à ses créations. Nous avons notamment la particularité de recevoir des subventions du Hainaut pour tout le volet animation autour des spectacles que les Mutants donnent dans la province. De la création du spectacle jusqu'à la représentation, nous accompagnons les enfants et les adolescent·e·s un peu, beaucoup, passionnément.

Qu'est-ce que le PECA apporte de nouveau aujourd'hui ?

FH / A titre personnel, le PECA a intensifié mon investissement en tant que pédagogue et artiste. L'année passée, par exemple, il a été multiplié par sept. Comme j'ai le profil de la comédienne motivée qui aime affronter des situations difficiles, et que cela commence à se savoir, je suis de plus en plus sollicitée.

Que retires-tu de ces expériences ?

FH / Le pire et le meilleur.

C'est quoi, le pire ?

FH / Quand le projet PECA est forcé. Ce que je trouve forcé, c'est de penser que l'art va tout résoudre. Je suis maman d'ados et mes ados, ils n'ont pas forcément envie de participer à des ateliers théâtre. Ça ne leur ferait pas de mal, d'accord, mais parfois je me demande s'ils ne préféreraient pas avoir douze séances avec un artisan ou un mathématicien. On met tout sur le théâtre et la danse, mais il faut arrêter de croire que ça parle à tous les élèves et à tous les profs. Quand tu forces la main à quelqu'un, quand il n'y a pas d'envie, ça ne fonctionne pas.

Sybille Wolfs / Aujourd'hui la culture est une matière à part entière, au même titre que les mathématiques ou le français, ce qui pose la question de la formation des enseignants. Et même si c'est en train de changer de ce côté-là, tous les étudiants n'ont pas forcément un rapport évident à l'art et à la culture.

FH / On met toujours ça sur la tête des profs mais il faut aussi interroger la formation et la sensibilité pédagogique des artistes. Certains débarquent parfois dans les écoles sans avoir la bienveillance et l'ouverture nécessaire. Il ne faut jamais oublier que nous on est là pour aider les profs. Moi, quand ça se passe mal, je me dis que je n'ai peut-être pas été assez à l'écoute de ce dont ils avaient besoin. L'an passé, j'ai mené un atelier avec une professeure qui voulait que je fasse de l'improvisation et du slam. Or, moi, je n'ai pas ces compétences-là. Ce n'est pas ma force. Du coup, je la décevais. Peut-être



© Sybille Wolfs

Médiatrice culturelle à Pierre de Lune, Sybille Wolfs a coordonné de nombreux projets artistiques dans les écoles et travaille depuis plusieurs années dans les hautes écoles dans le cadre de la formation des futur·e·s enseignant·e·s. Elle est devenue la personne ressource PECA au sein de Pierre de Lune.

qu'une comédienne géniale en impro aurait cartonné avec cette classe-là.

SW / Ce qu'il y a de très important à défendre, c'est le travail des opérateurs culturels qui vont faciliter la rencontre et le partenariat ; il faut cibler les attentes des professeurs et bien définir les compétences de l'artiste.

FH / Le partenariat est primordial. L'an passé, j'ai mené un projet dans une école en technique de qualification avec des jeunes entre 17 et 23 ans, option agent de sécurité. L'idée de départ était de monter *Roméo et Juliette* en anglais. Quand je suis arrivée, clairement, ils n'avaient pas du tout envie de faire du théâtre. Ils disaient, nous on veut juste apprendre l'anglais, des listes de vocabulaire, la grammaire... La prof était tellement motivée qu'on a toutes les deux cherché à s'adapter. On leur a dit, on va faire un film, et on va essayer de trouver ce qu'on pense être le mieux pour

parti d'une peinture de Brueghel, *Les jeux d'enfants*, qu'on a été voir au musée. Pour ça, on a dû prendre le métro, regarder le plan – ils n'avaient jamais été au musée. En fait, on a multiplié les transversalités. Un projet PECA dans toute sa splendeur ! Finalement on a présenté une forme autour des jeux d'enfant – je crois qu'un artiste, à la Biennale de Venise, a travaillé là-dessus également¹. C'était d'une beauté bouleversante. Dans la salle, le jour de la représentation, il y avait tous les enfants de cet établissement spécialisé, des élèves porteurs de troubles autistiques et différents handicaps moteurs et neuro-divergents. Un des élèves du public, atteint du syndrome Gilles de La Tourette, et sans doute très ému de voir ses camarades sur scène, a hurlé pendant toute la représentation. Eh bien, mes petits élèves ont fait tout le spectacle sans broncher, dans un investissement et une concentration hallucinante. Ce que j'ai vu, c'est des enfants qui faisaient pleinement ce que nous, en tant qu'artiste, nous n'arrivons pas toujours à faire devant des spectateur-ice-s comme elles.eux. Sur ce projet, c'était vraiment objectif atteint de chez atteint. Mais qu'est-ce qu'il y a autour ? Une structure, *La montagne magique*, qui met en place une médiation, organise des sorties, met à disposition un lieu, un régisseur, du matériel technique...

SW / C'était un financement *Cocof* ou *PECA* ?

FH / Pour ce projet-là, je t'avoue que je ne sais plus.

SW / A mon avis, c'était un projet La culture a de la classe, ce qui change beaucoup de choses. On parle ici de dix ou quinze séances de deux heures financées par la *Cocof*, avec un type d'encadrement comme le propose *La montagne magique*, *Pierre de Lune* ou *La Roseraie*.

Est-ce que ça veut dire qu'avec les financements PECA, c'est plus difficile de mener ce genre de projet ?

SW / Avec le financement *PECA*, on ne couvre que cinq séances de deux heures, auxquelles il faut ajouter la coordination et l'accompagnement par l'opérateur culturel. S'il y a des compléments de financement pour les interventions de l'artiste, si l'artiste ne compte pas ses heures, si l'opérateur culturel investit en plus, alors un projet comme celui que Fanny a mené peut prendre sa juste mesure. S'il n'y a pas tout ça, alors le projet est autre et l'impact sur les élèves, différent.

chacun et chacune d'entre vous – toi tu prendras le son, toi tu tiendras la caméra, toi tu t'occuperas des chorégraphies. Et ça a marché. À la fin, la prof et moi, on pleurait. Ça nous faisait chaud au cœur d'imaginer que ces futurs agents de sécurité ont, à un moment de leur vie, fait un film sur *Roméo et Juliette*. Je ne dis pas que ça va changer leur vie, je n'en sais rien, mais on aura quand même vécu quelque chose de fédérateur. On leur aura ouvert une petite porte sur l'ailleurs. Mais pour arriver à ça, moi, j'ai explosé mes heures – la prof et les élèves aussi, d'ailleurs.

SW / Ça pose de vraies questions sur les budgets. On dit, regardez les formidables projets *PECA*. Bien sûr, ces projets sont formidables. Mais dans les faits, les artistes travaillent parfois gratuitement une partie de leurs heures.

FH / On le fait tous.tes parce qu'on est tenus par la passion et qu'on a envie d'emmener les jeunes le plus loin possible, surtout quand il y a une production finale.

SW / Il ne faut pas qu'il y ait systématiquement de finalisation.

FH / Je suis d'accord : on peut venir douze fois dans une classe sans finalisation. On doit pouvoir rester dans la recherche, l'expérimentation. Ce qui est important, c'est d'emmener les enfants, mais aussi les professeurs, dans des endroits où ils n'auraient pas été autrement.

SW / Il peut y avoir une finalisation, mais elle ne doit pas être forcément publique. On ne doit pas non plus viser une forme *professionnelle*. Quand l'artiste écrit à la maison, qu'il travaille chez lui sur une vidéo ou une bande son pour donner au projet un bel emballage, on peut se demander quelle est la participation des élèves à cette partie-là du projet.

Fanny, tu dis que tu as vécu le pire comme le meilleur. Ce serait quoi le meilleur ?

FH / L'an passé, j'ai eu l'immense chance, grâce à *La montagne magique*, de travailler avec des enfants aux troubles autistiques. La présentation, à la fin du projet, c'est sans doute la chose la plus bouleversante que j'ai vécue dans ma vie. On est

FH / Tu as raison. Avec le projet Shakespeare, c'est grâce à l'apport des *Mutants* qu'on a pu aller aussi loin. Maintenant, j'ai aussi fait des projets *PECA* dits *moyens* ou *courts* qui étaient super. Grâce au *Centre culturel de Lessines*, par exemple, je suis allée toute une journée dans une classe de première primaire. L'enthousiasme était débordant. J'ai reçu des déclarations d'amour extraordinaires alors que j'ai juste fait du mouvement dans une salle de gym ! En une journée, tu peux permettre à des enfants qui ne sont pas scolaires de vivre un moment où ils sont mis en valeur. Je me souviens que cinq minutes à peine après mon arrivée, l'institut m'a désigné une petite fille en me disant : *Je vous prévient, celle-là, ça ne va pas aller*. Sans doute qu'elle était dyslexique ou TDAH, alors passer sa journée à danser, à bouger, faire du yoga, c'était idéal pour elle. Que des enfants, à un certain moment de leur vie, puissent vivre cela, même pour une seule journée, c'est formidable.

Et les animations courtes, c'est quoi ?

FH / Une animation courte, aux *Mutants*, c'est nonante minutes. Alors là j'avoue qu'il faut amener une sorte d'efficacité. Il faut aimer. Bon, moi, j'ai vraiment un côté Agence tous risques. Tout me va.

SW / Les animations courtes, ce sont souvent des interventions d'avant ou d'après spectacle.

FH / En fait, le *PECA* dégage de nouveaux moyens pour financer ce que des compagnies comme les *Mutants* prennent en charge depuis longtemps. Cela va notamment permettre à de très jeunes compagnies de créer un accompagnement autour de leurs spectacles, ce qu'elles n'avaient pas toujours les moyens de faire.

SW / Tout le dispositif *PECA* sert à renforcer des projets qui existaient déjà avant. On s'engage juste aujourd'hui à toucher un maximum d'élèves. Ce qu'il faut souhaiter, c'est que les subventions suivent dans les années à venir et qu'un maximum d'artistes et d'opérateurs culturels puissent en bénéficier pour couvrir les besoins des écoles.

¹ Il s'agit de l'artiste belge Francis Alys et de son projet *Children's Game*, dont il est par ailleurs question dans ce numéro.